

## BEAUX-ARTS.



## CIMAROSA.

L'aimable et spirituel CIMAROSA..., on ne saurait trouver d'épithètes qui caractérisassent mieux sa personne et son talent, naquit en 1754, à Aversa, petite ville du royaume des Deux-Siciles. Il avait trois ans, quand son père, qui était fort pauvre, vint avec sa femme se fixer à Naples, où il mourut, en 1761, laissant la mère et l'enfant aux prises avec toutes les nécessités.

Il est une observation dont on n'a point abusé, encore qu'elle révèle un fait constant. Si, sur vingt hommes de génie, les deux tiers au moins naissent dans l'obscurité et la misère, il n'est peut-être pas encore d'exemple que ces derniers aient manqué de hasards providentiels pour se développer, se mettre en lumière et porter leurs fruits.

Ainsi, sous l'empire des rigueurs d'une condition misérable, Cimarosa devait être garçon boulanger. Un pur hasard en décida autrement. L'enfant portait journellement du pain à Aprile, célèbre professeur de chant. Cimarosa ne manquait jamais, chaque fois qu'il passait devant la classe où le professeur donnait ses leçons, de s'arrêter et de prêter l'oreille. Un jour, on le surprit l'oreille collée à la porte : « Que fais-tu là ? » lui demanda Aprile. — « J'écoute, » répartit le petit Dominique. Et il pria humblement qu'on voulût bien lui permettre d'assister à la leçon. Ce simple fait fut un trait de lumière pour Aprile, qui pressentit sur-le-champ les dispositions musicales du jeune Cimarosa. Il se décida à en faire un musicien et à lui enseigner le chant. Emerveillé bientôt par la facilité de l'enfant, il le fit entrer au Conservatoire de *Santa-Maria-di-Loreto*, afin qu'il y apprît la composition.

On le voit, la circonstance en apparence la plus vulgaire avait suffi à corriger la fortune et à le placer dans le milieu le plus favorable au développement de ses facultés. Au Conservatoire, il eut pour maître Fenaroli, élève de Durante, et il se forma à cette école, qui se distingua toujours par la pureté et l'élégance du style ; école à laquelle s'étaient formés, un peu avant lui, Guglielmi et Paësiello, dont il ne devait pas tarder à être le rival redouté.

Son assiduité au travail était excessive. Il paraît qu'aujourd'hui encore, au Conservatoire de Loreto, on raconte avec un vif intérêt, à l'égal d'une tradition, les moyens ingénieux que Cimarosa employait pour étudier, la



nuît, sans troubler le sommeil des élèves qui couchaient dans le même dortoir. Déjà, à cette époque, il chantait parfaitement, et notamment les airs dans le genre bouffe. On rapporte, à ce sujet, que Sacchini, ayant composé un intermède intitulé *Fra Donato*, le fit exécuter au Conservatoire, et que Cimarosa, qui n'avait alors que douze ans, joua le personnage principal avec un talent et une verve qui furent admirés de tous les spectateurs.

Sorti du Conservatoire en 1773, il fut chargé de mettre en musique une pièce bouffonne, *la baronessa Stramba*. Il avait dix-neuf ans. Ce coup d'essai fit du bruit et lui valut, l'année suivante, un engagement à Rome, où il fit représenter *l'Italiana in Londra*, qui eut un grand succès. Il retourna à Naples, où il composa pour le théâtre nouveau *la finta Fracastana* et *la finta Parigina*. Depuis ce moment, il ne discontinua plus de marcher de triomphe en triomphe. Tantôt à Rome, tantôt à Naples, il écrivit pour ces deux villes une foule de pièces avec une rapidité surprenante. On le manda à Venise en 1782; il y donna *Il convito di pietra*, ouvrage qui excita un tel enthousiasme que l'auteur, à la fin de la première représentation, fut ramené triomphalement chez lui à la lueur des flambeaux. Il était de nouveau à Naples en 1783, où il écrivait la musique de cinq pièces, dont deux pour le théâtre des Florentins, une pour celui *Del Fondo*, et deux pour le Grand-Théâtre. Enfin, on le voit à Vicence, en 1784; puis, à Milan, où il fait jouer *I dui supposti Conti*; puis, l'année suivante, à Naples où, dans l'espace de deux ans, il compose huit opéras nouveaux, au nombre desquels se remarque la fameuse farce *Il Credulo*.

Toutefois, il n'avait pas fourni une carrière si laborieuse sans être inquiété et excité par les succès d'adversaires dignes de lui. Guglielmi et surtout Paësiello ne lui permettaient guère de s'endormir sur ses lauriers. La vie artistique de ces deux hommes est si étroitement liée à celle de Cimarosa, qu'il est difficile de n'en pas mentionner au moins quelques détails.

Jean Paësiello, fils d'un artiste vétérinaire, était né à Tarente en 1741. Dans l'année de la naissance de Cimarosa, il était déjà au Conservatoire napolitain de *S.-Onofrio*, alors dirigé par Durante lui-même. D'un naturel jaloux à l'excès, avec une inclination décidée pour l'intrigue, il ne souffrit pas tranquillement que Cimarosa vînt partager avec lui la faveur publique. Bien qu'il fût de force à lutter contre le nouveau venu à l'aide du talent seul, il ne recula pas devant les manœuvres les plus indignes, en vue d'empêcher ou au moins d'atténuer les succès de Cimarosa. Ajoutons qu'il ne parvint qu'à aiguillonner le génie de son heureux rival.



Guglielmi, également élève de Durante, qui avait composé une foule d'opéras d'une réelle valeur, était absent. De Saint-Pétersbourg, où il se trouvait alors, il accourut tout à coup à Naples revendiquer sa part de gloire. Il arriva en l'année 1777. Né à Massa-Carrara, en 1727, il avait donc cinquante ans. Quinze ans s'étaient écoulés depuis son départ d'Italie, et les ouvrages qu'il avait donnés autrefois étaient bien un peu surannés. Il lui fallut en quelque sorte recommencer sa carrière, et, de plus, en concurrence avec deux jeunes compositeurs pleins de génie et de verve. Eh bien, le danger de sa position sembla doubler ses forces. Il fit bientôt répéter un opéra nouveau au théâtre des Florentins, à Naples.

Paësiello, esclave de son caractère envieux, s'efforça, en cette circonstance, de nuire à Guglielmi, et organisa contre son ouvrage une cabale formidable. Le jour de la première représentation, tous les amis de Paësiello remplirent la salle et, dès le début de l'ouverture, firent tant de bruit qu'il fut impossible d'entendre la musique. Ils redoublèrent surtout le tapage pendant un *quintetto*, morceau étincelant de verve et de force comiques, où le public, selon l'usage, attendait le compositeur pour le juger. Heureusement pour celui-ci, le roi entra dans la salle en ce moment; le silence se rétablit tout à coup, le *quintetto* fut recommencé, et l'enthousiasme qu'il fit naître devint tel, que Guglielmi fut enlevé de sa place à la fin de la pièce, et transporté chez lui en triomphe. Dès ce moment, Paësiello se vit contraint de renoncer à ses intrigues contre un homme que toute la ville de Naples prenait sous sa protection.

Cimarosa, plus indolent, moins prompt à s'effaroucher des succès d'autrui, n'avait pas voulu prendre part aux menées ourdies contre Guglielmi. Il n'en voyait pas moins les succès de ce dernier avec un certain déplaisir. De l'antagonisme de ces trois hommes il résultait des luttes dont les amateurs jouissaient et bénéficiaient. Finalement, le prince San-Severo, amateur passionné et admirateur des ouvrages des trois rivaux, les réunit un jour chez lui dans un repas splendide, les fit s'embrasser et se promettre une amitié dont la sincérité est plus que problématique. Tous trois adorés du public, tous trois maîtres des théâtres, sans concurrence possible, ils convinrent, en 1780, de ne plus permettre aux entrepreneurs de spectacle de mettre leurs ouvrages au rabais, et fixèrent le prix de chaque opéra à 600 ducats. Ces prétentions, par parenthèse, sembleraient bien modestes aux compositeurs d'aujourd'hui.

Cependant, la réputation de Cimarosa était européenne. Catherine II, impératrice de Russie, l'attira dans sa capitale à force d'offres avanta-



geuses. Il arriva à Saint-Pétersbourg en 1787, après avoir écrit à Turin, pour ainsi dire en passant, *Il Valdomiro*, production applaudie avec fureur. Catherine II lui donna le titre de compositeur de sa chambre et du Théâtre-Impérial. Il séjourna quatre années en Russie et y composa quatre opéras et près de cinq cents morceaux détachés. Il écrivit en outre, pour le prince Potemkin, une grande cantate intitulée *la Serata non preveduta*. Les principaux seigneurs russes l'accablèrent de présents et de caresses, et Paul I<sup>er</sup> fut le parrain de l'un de ses enfants.

Mais, sous le climat du Nord, sa santé s'altérait. Il quitta Saint-Pétersbourg et vint s'établir à Vienne. Il s'y trouvait en 1792. L'empereur Léopold, qui était fou de la musique italienne, à l'exclusion de la musique allemande, même de celle de Mozart, alors à peine compris, nomma Cimarosa son maître de chapelle avec un traitement de 12,000 florins. Il avait alors trente-huit ans, et en avait employé moins de dix-sept à écrire près de soixante-dix ouvrages dramatiques, outre une quantité prodigieuse de musique en tous genres. Ce fut alors, quand il était permis de le croire épuisé, qu'il composa le chef-d'œuvre de ses chefs-d'œuvres, le fameux *Il Matrimonio segreto*, qui a fait le tour du monde musical, et qui, encore à cette heure, est toujours écouté avec le plus vif plaisir par les vrais connaisseurs. En effet, tous les morceaux de ce délicieux opéra peuvent être cités comme des modèles de forme, d'élégance et d'originalité. Jamais ouvrage dramatique n'avait produit un pareil effet à Vienne. Ce qui est unique dans les annales des succès artistiques, à la fin de la première représentation, l'empereur fit servir à souper aux chanteurs et aux musiciens de l'orchestre, et exigea immédiatement une seconde représentation, qui se prolongea fort avant dans la nuit.

L'empereur Léopold étant mort, Cimarosa retourna à Naples en 1793, et y fit jouer son *Matrimonio segreto*. Soixante-sept représentations suffirent à peine à l'empressement du public. L'enthousiasme alla presque jusqu'à la frénésie. Cimarosa fut obligé de tenir le clavecin, aux sept premières représentations, pour y recevoir les témoignages de l'espèce de fanatisme qu'il inspirait. Après un séjour de trois ans à Naples, il se rendit à Rome, puis à Venise, puis retourna à Rome, enfin à Naples, entassant incessamment, dans chacune de ces villes, productions sur productions.

A cette époque, la vague révolutionnaire, d'ondulations en ondulations, arriva de France jusqu'aux pieds du Vésuve. Ferdinand IV, chassé de ses États par l'invasion de l'armée française, fut contraint de chercher un refuge en Sicile. Mais il rentra la même année dans sa capitale et y opéra



une réaction terrible. Ce prince faible était dominé par sa femme, la reine Marie-Caroline, fille cadette de l'empereur François I<sup>er</sup> et de Marie-Thérèse, laquelle était elle-même dominée par J. Acton et lady Hamilton, qui tous deux étaient dévoués à l'Angleterre et agissaient en haine de la France.

Sous l'impulsion de ces deux perverses créatures, tous ceux qui s'étaient montrés favorables au mouvement furent impitoyablement proscrits, emprisonnés, ou exécutés. Le pauvre Cimarosa, chargé de gloire, adoré du public, de l'Europe entière, fut au nombre des victimes. Avec sa nature inflammable d'artiste, il n'avait pu se soustraire à l'influence des idées libérales; il avait embrassé le parti de la révolution avec enthousiasme. L'auteur de tant d'œuvres charmantes, sous le prétexte d'une médiocre chanson, dont il avait fait la musique dans un accès de patriotisme, fut emprisonné et condamné à mort, et cela quand il se sentait encore plein de force et de génie, quand s'ouvrait encore devant lui une longue perspective de jours glorieux. On n'osa point toutefois exécuter la sentence. Sa peine fut commuée en une détention perpétuelle.

Paësiello, lui aussi, avait paru adopter les principes du gouvernement républicain, mais, à ce qu'il semble, dans des vues bien moins désintéressées. Il s'était hâté de solliciter et avait obtenu le titre et le traitement de directeur de la musique nationale. Plus habile que Cimarosa, lors du retour de Ferdinand, il en fut quitte pour une simple disgrâce. Après deux années de repentir, feint ou réel, d'humbles soumissions et de sollicitations des personnages les plus considérables de la cour, il réussit même à se faire pardonner. On lui rendit son titre de maître de chapelle du roi et ses émoluments. Peu après, le premier Consul le fit demander au roi de Naples pour organiser et diriger sa chapelle, et il fut traité avec magnificence par Bonaparte, dont il était le compositeur de prédilection.

Grâce à la protection de l'impératrice d'Autriche, Cimarosa fut enfin rendu à la liberté. Il s'établit à Venise, où il écrivit son *Artemisia*. Ce fut vraiment le chant du cygne; cet opéra resta même inachevé. L'air du cachot où il avait languï et les mauvais traitements qu'il y avait essuyés avaient altéré la santé de l'artiste; il succomba le 11 janvier 1801, à peine âgé de quarante-sept ans.

Cependant, Paësiello, après avoir servi le premier Consul, retourna à Naples en 1806, au moment où le roi Ferdinand perdait son royaume pour la seconde fois, et y devint maître de chapelle de Joseph Bonaparte, puis de Murat. Mais, contre toute attente, Ferdinand IV remonta sur son trône,



en 1815. Après tant de palinodies, Paësiello tomba dans une nouvelle disgrâce, et, cette fois, pour ne plus s'en relever. Ferrari, son élève, qui revit son maître à Naples, quelques mois avant sa mort, raconte : « A notre première entrevue, il me parla de toutes les infortunes qui étaient venues fondre sur lui. L'attachement, disait-il, qu'il portait à Bonaparte et à sa famille l'avait fait priver de la pension qu'il recevait jadis de Ferdinand. Les circonstances politiques lui avaient fait perdre celles que lui avaient accordées la grande-duchesse de Russie et Napoléon. Il était obligé d'exister avec les modiques appointements qu'il avait de la chapelle royale. Il était pénible de voir un homme de génie comme lui qui, pendant un demi-siècle, avait été habitué à vivre avec une sorte de luxe, réduit au plus strict nécessaire et délaissé par la cour, la noblesse, et même par ses amis. » Cela était triste, sans doute ; mais ce qui l'était plus encore, était de voir cet homme de génie montrer aussi peu de dignité dans l'infortune. Il ne discontinuait pas de verser des larmes sur ses disgrâces, d'assiéger les antichambres pour ressaisir la faveur perdue, et de courber la tête avec humilité devant les plus minimes protecteurs. Il continuait d'ailleurs, jusque dans la plus extrême vieillesse, d'être envieux des succès d'autrui, et on le voyait retrouver toute son habileté d'intrigue pour nuire au jeune Rossini, qui se montrait alors à l'horizon. Mais le chagrin et le poison de la jalousie achevèrent d'abattre ses forces ; il mourut le 15 juin 1816, à l'âge de soixante-quinze ans.

Une mention succincte des œuvres des trois grands compositeurs dont nous venons de parler trouvera ici sa place naturelle. On ne connaît guère, en France, de Guglielmi que l'opéra *I Due Gemelli*. Il n'en est pas moins vrai que, d'après des juges compétents, *I Viaggiatori*, *la Serva innamorata*, *I fratelli Pappa Mosca*, *la Pastorella nobile*, *la Bella Pescatrice*, *La Didone*, *Enea et Lavinia*, *Debora e Sisara*, seront toujours des ouvrages dont il faudra tenir compte dans l'histoire de l'art.

Considéré comme compositeur dramatique, Paësiello ne mérite que des éloges. Il réussissait mieux que Guglielmi et Cimarosa dans le style d'expression. Ses opéras les plus célèbres sont *Nina*, *la Molinara*, *Zingari infera*, *le Roi Théodore*. Tout est mélodie suave et divine dans cette musique. Les moyens employés par le compositeur sont toujours d'une simplicité extrême, et pourtant il parvient aux plus beaux effets par suite de cette simplicité même. Sa fécondité était surprenante.

Cimarosa n'en avait pas une moins grande. Il a composé plus de cent vingt opéras, dont une trentaine environ reparaissent de temps à autre sur



les principaux théâtres de l'Europe. Quoiqu'on puisse citer de lui un assez grand nombre de tragédies lyriques remarquables, on peut dire que c'est surtout dans l'opéra bouffe qu'il s'est distingué par la verve, l'originalité, la fraîcheur des idées et une grande connaissance de la scène. C'était là son véritable élément, dans lequel il sera à jamais difficile de le surpasser. Aucun compositeur n'a créé autant que lui de ces motifs heureux qui, suivant l'expression des Italiens, sont *di prima intenzione*, et cette fécondité d'imagination faisait dire communément qu'un final de Cimarosa pouvait fournir matière à un opéra entier. A ces qualités brillantes, il joignait les connaissances musicales qui distinguent les grands harmonistes, et plusieurs de ses opéras ne brillent pas moins par la richesse des accompagnements que par la grâce des mélodies. Il est le premier qui, dans l'opéra, ait fait entendre des trios et des quatuors pendant le cours de l'action.

Ses meilleures compositions bouffes sont *l'Italienne à Londres*, *le Directeur dans l'embarras* (*Impressario in angustie*) et *le Mariage secret*. Il réussissait également dans l'oratorio. Son *Sacrificio di Abramo* est une œuvre fort estimée.

Cimarosa était d'une corpulence excessive; mais il avait une physionomie très-agréable. L'esprit, la vivacité, la gaieté qui brillent dans ses ouvrages, se remarquaient aussi dans ses manières enjouées et dans ses saillies. Il jouait bien du violon, possédait une belle voix, et chantait avec expression sa propre musique. Deux fois marié, il laissa trois enfants, qui n'héritèrent point de son mérite. On ne peut guère lui reprocher qu'une trop grande susceptibilité d'artiste, et une trop vive animosité contre Paësiello, qui, du reste, le lui rendait bien. Il n'était pas moins recherché pour la pureté et la douceur de ses mœurs que pour ses talents et sa modestie. Un peintre, en vue de lui plaire, le plaçait au-dessus de Mozart. « Que diriez-vous, lui répondit-il, à un homme qui vous placerait au-dessus de Raphaël? »

Toute l'Europe musicale pleura la mort prématurée de son compositeur favori. Des bruits étranges circulèrent sur la nature de cette mort. Le gouvernement napolitain, contraint en quelque sorte de le rendre à la liberté, fut soupçonné de lui avoir fait administrer du poison. Son corps prodigieusement gonflé ne contribua pas peu à accréditer cette opinion. Le gouvernement s'émut des rumeurs publiques à cet égard, et crut devoir faire publier l'avis suivant dans tous les journaux d'Italie :

« Feu Dominique Cimarosa, maître de chapelle, est décédé, dans cette



« ville de Venise, le onze janvier de cette année, par suite d'une tumeur,  
« laquelle de l'état squirreux est passée à l'état gangréneux ; ce que j'atteste  
« sur mon honneur.

« Venise, le 15 avril 1801,

« Signé : D. GIOVANNI PICCIOLI,

« Délégué royal et médecin honoraire de Sa Sainteté Pie VII. »

Ajoutons que cette déclaration du médecin Piccioli n'atteint pas le but qu'on se proposait, celui de dissiper les soupçons ; car l'opinion publique, en Italie, est toujours restée la même sur le fait de la mort violente de Cimarosa.

CHARLES BARBARA.

---

## HYGIÈNE.



## DES ALIMENTS.

S'il est des savants dont les œuvres échappent à notre examen, si la plupart d'entre eux semblent se complaire dans des spéculations dont l'utilité est perdue pour le commun des mortels, il en est d'autres qui, heureusement, Mesdemoiselles, se plaisent à employer le langage le plus clair, la méthode la plus heureuse, afin de rendre la science accessible aux esprits humbles, mais de bonne volonté. Parmi ces professeurs qui daignent être utiles, il faut placer, en première ligne, M. Payen, membre de l'Institut.

L'ouvrage que cet homme éminent vient de publier sur les *Substances alimentaires* est un des livres les plus curieux que l'on ait écrits sur l'économie domestique : c'est un mélange des notions les plus élevées et des applications les plus ingénieuses et les plus simples ; c'est la science dans ce qu'elle a de plus délicat, mise, pour le bien-être de la maison, à la portée de la ménagère la moins initiée aux découvertes modernes de la physique et de la chimie.

Après avoir déterminé les éléments, les conditions d'une alimentation salubre, M. Payen recherche, dans les aliments usuels, quels sont ceux qui doivent être préférés, par quels procédés on peut facilement reconnaître leur bonne qualité, et quels moyens il faut employer pour les garder dans le meilleur état de conservation. Le premier sujet sur lequel s'arrête le savant professeur est la viande. Après en avoir déterminé la



constitution, il classe les diverses viandes, suivant leur plus grande facilité de digestion, dans l'ordre suivant : poissons de mer et de rivière, volaille, gibier, crustacés, veau, agneau, bœuf, mouton, porc, sanglier. Dans ces différentes sortes on admet généralement, comme étant *lourdes* ou de difficile digestion, le saumon, l'anguille, les canards et autres oiseaux d'eau, ainsi que les viandes fumées et salées.

En général, pour obtenir des viandes plus tendres et d'un goût plus agréable, il convient d'attendre, avant de les soumettre à la coction, un certain laps de temps, variable suivant la température : de deux à quatre jours en hiver; en été, de douze à vingt-quatre heures. Lorsque les viandes sont dures ou maigres, le meilleur moyen de cuisson est l'emploi de vases clos retenant la vapeur, ou celui du four. Ce dernier procédé est très-usité en Angleterre.

Comme le bouillon de bœuf joue un grand rôle dans notre alimentation, M. Payen, s'appuyant sur les travaux de plusieurs savants, donne quelques dosages proportionnés et un moyen fort expéditif pour obtenir promptement un excellent consommé. Ce moyen, le voici : « Pour obtenir, en moins d'une heure, un bouillon riche en principes tirés de la viande, et doué d'un arôme prononcé et très-agréable, prenez un kilogramme de viande de bœuf dépourvue de sa substance grasse. Cette viande étant coupée en morceaux très-menus ou hachée, on la délaye dans un litre d'eau froide, on chauffe lentement jusqu'à l'ébullition; les écumes sont alors enlevées; puis on ajoute le sel, et au bout de quelques minutes d'une ébullition légère, on obtient un bouillon plus fort et plus aromatique qu'en se servant des procédés usuels. » Quand on a peu de temps pour préparer un pot-au-feu, ou que l'on n'aime pas le bœuf bouilli, cette méthode est parfaite. Je dois placer, à côté de cette recette, un avis important de M. Payen, dont les ménagères lui sauront bon gré : « La portion du bouillon, dit-il, que l'on ne se propose pas de consommer immédiatement, doit être refroidie *le plus vite possible*, ou mise au frais, afin d'éviter soit une trop forte déperdition de son arôme, soit une fermentation qui pourrait le faire aigrir, si on le laissait dans un endroit chaud.

A la suite de ce que nous venons de dire, viennent se placer naturellement les féculs dont on se sert pour composer les potages.

L'*arrow-root* est une fécule extraite, dans les Indes et dans nos colonies, du maranta, des batates ou des ignames. Le *tapioca* a la même origine que l'*arrow-root*, il n'en diffère que par suite des moyens employés pour le séchage de l'une et de l'autre de ces féculs. Le *sagou* est une fécule



extraite de la moelle du *cycas circinalis*, mais ce produit est généralement contrefait; celui qu'on achète dans le commerce n'est, pour l'ordinaire, que de la fécule de pommes de terre, traitée d'une façon particulière. Le *salep* n'est autre chose que les petits tubercules d'orchis épluchés, lavés à l'eau bouillante et desséchés. Pour préparer le *salep* destiné à confectionner des potages, il suffit de broyer les tubercules et de les passer à travers des tamis plus ou moins serrés : « Sa composition, à la fois féculente et gommeuse, permet d'expliquer aisément les qualités du *salep*, qualités qui le rendent très-agréable au goût et à l'œil ; mais cette composition ne saurait rendre compte des propriétés qu'on lui attribue, comme capable de restaurer les forces épuisées. Cette croyance repose sur un préjugé que les annonces pompeuses des charlatans ont soigneusement entretenu.

On imite le *salep* en mêlant avec de la fécule ordinaire une petite quantité de gomme adragante et de gomme arabique pulvérisées. En général, toutes les féculs exotiques sont contrefaites à l'aide de la fécule de pomme de terre. Ces contrefaçons, qui produisent des bénéfices énormes, doivent être dénoncées. Aussi les fabricants consciencieux ne livrent les préparations obtenues en employant la fécule de pommes de terre, que sous la désignation de tapioca, arrow-root, sagou, *salep indigènes* ou *français*. Du reste, pour reconnaître la présence de la fécule de pommes de terre, il suffit de soumettre le corps soupçonné en contenir à l'action de l'ébullition, en l'agitant dans quinze ou vingt fois son volume d'une eau légèrement acidulée, au moyen de quelques gouttes d'acide sulfurique. L'odeur spéciale qui se dégagera fera reconnaître la présence de la fécule.

M. Payen, non content de fournir, comme nous le verrons, des procédés sûrs et faciles pour reconnaître toutes les sophistications, signale les prétendus aliments dont le commerce exagère les propriétés et dissimule l'origine. C'est ainsi que le *racahout des Arabes*, le *palamoud des Turcs*, n'est qu'un vulgaire mélange de glands doux torréfiés et de faibles quantités de sucre et de chocolat; que la *pâte nutritive* n'est qu'un composé de gélatine, de sucre et de gomme, offrant un aliment très-incomplet; les *pastilles d'osmazome*, formées avec du sucre, de la gélatine et un peu de bouillon, doivent être considérées comme de simples bonbons. L'*erveleta Warton* est tout uniment de la farine de lentilles; la *revalenta du docteur Barry* n'a pas d'autre origine; seulement le docteur a joint à la farine de lentilles un peu de farine de pois et de maïs; la *fécule, trésor de l'estomac*, a une formule que nous livrons à l'admiration des ménages : *salep* de Perse, maïs, orge perlé, pain de gruau; les trois dernières substances épurées et tor-



réfiées... Que l'on juge des bénéfices qui doivent être faits, quand, sous des noms faux ou barbares, on capte la crédulité publique, pour lui faire acheter des farines ordinaires ! lorsque l'on trompe ainsi l'acquéreur sur la nature du produit qu'il croit acheter ! Laissons parler M. Payen :

« C'est toujours une chose fâcheuse que les marchandises en général, et plus particulièrement encore les substances alimentaires, ne soient pas vendues sous les dénominations qui leur conviennent le mieux, et, à plus forte raison, qu'elles le soient sous des indications toutes contraires : le consommateur ne sait ce qu'il achète, et le praticien ne connaît pas ce qu'il pourrait prescrire...

« Enfin, et c'est ici la conséquence la plus fâcheuse, à mon avis : on pourrait croire, d'après le prix élevé de ces produits alimentaires, d'après les prospectus qui exaltent leurs propriétés, qu'en effet ils nourrissent mieux, ou plus complètement que les aliments usuels, et sont plus économiques ; dans cette confiance, on pourrait être porté à en faire un usage trop exclusif ; au lieu de hâter, dans une convalescence, le retour à la santé, *on serait conduit à prolonger la faiblesse par une nourriture incomplète, qui ramènerait, au contraire, un état maladif.* » Que de pauvres mères, que de tendres sœurs se sont imposé les plus dures privations pour donner à un cher convalescent l'aliment dont le haut prix semblait garantir le mérite!... Vendre ainsi, sous de tels noms, de tels produits, est-ce bien réellement faire du commerce ? »

A. G.

(La suite au prochain numéro.)

---

## LITTÉRATURE.



### LUCAIN.

(MARCUS ANNOEUS LUCANUS.)

(Explication de l'énigme historique.)

Lucain naquit à Cordoue, trente-huit ans après Jésus-Christ ; son père, Annœus Mella, chevalier romain, était frère de Sénèque. Peu de temps après sa naissance Lucain fut conduit à Rome et élevé à la cour du misérable Claude. Il eut pour précepteur Sénèque, son oncle, qui présidait à l'éducation de Néron. A vingt-sept ans le jeune poète écrivit *La Pharsale*, poème d'une époque de corruption et de décadence, mais qui



étincelle de vers magnifiques. « Dans la servitude qui dégradait alors les Romains, a dit M. Artaud, au milieu de la monstrueuse corruption du palais impérial, qu'on se figure par quel travail une âme bien née pouvait concilier l'obséquiosité du courtisan avec les sentiments de liberté qui ont parsemé la *Pharsale* d'héroïques élégies sur la chute de la république. » Néron, qui fut un méchant histrion avant d'être un monstre, se plaisait aux représentations théâtrales, il aimait à se montrer, à se faire entendre. Plus bassement vaniteux et plus jaloux qu'on ne pourrait le dire, il mendiait humblement les suffrages du peuple et ne pardonnait jamais au chanteur, à l'acteur, au poète, qui, à côté de lui, avait mérité des applaudissements. « Flatté des louanges, dit Suétone, que lui donnèrent en musique des habitants d'Alexandrie que le commerce avait attirés à Naples, il en fit venir un plus grand nombre et choisit plusieurs jeunes chevaliers, qu'il plaça, avec cinq mille plébéiens d'une jeunesse robuste, pour se partager en différents corps et apprendre les différentes manières d'applaudir, telles que celles que l'on appelait le *bourdonnement*, la *tuile*, le *pot de terre*<sup>1</sup>. Et pendant qu'il chantait, des enfants parés et parfumés le servaient sur la scène : leur chef avait quatre cent mille sesterces d'appointements<sup>2</sup>. » C'est à un tel homme que Lucain osa disputer la palme de la poésie ! D'abord très-aimé de Néron, dont il flattait les instincts littéraires, Lucain fut successivement nommé questeur et augure, mais cette bonne intelligence fut de courte durée : la rivalité les fit ennemis irréconciliables. « Dans les Jeux littéraires que Néron avait institués, il voulut disputer le prix à Lucain ; il chanta la *Métamorphose de Niobé*, et Lucain la *Descente d'Orphée aux enfers*. Lucain fut proclamé vainqueur par les juges du concours. L'empereur ne lui pardonna jamais sa défaite. Lucain, ayant, par la suite, composé un poème sur l'incendie de Troie, et un autre sur l'incendie de Rome, Néron lui défendit de lire ses ouvrages en public et sur le théâtre. Exaspéré par cette persécution, le poète ne garda plus de mesure ; et lorsqu'une conspiration se forma pour Pison contre la vie de l'empereur, il s'y jeta avec toute la vivacité d'un ressentiment personnel, dit Tacite. Mais un affranchi ayant révélé le complot, des conjurés furent arrêtés, mis à la torture, et dénoncèrent leurs complices.

« Une femme, Epicharis, résista seule avec courage aux bourreaux, qui ne purent lui arracher un aveu. Le second jour, comme on la traînait à de nouvelles tortures assise dans une chaise à porteurs, car ses membres tout

<sup>1</sup> Par allusion aux différents sons des applaudissements.

<sup>2</sup> 90,000 francs de notre monnaie.



brisés ne pouvaient plus la soutenir, elle défit le vêtement qui lui couvrait la poitrine, et, avec le lacet, forma un nœud coulant; puis elle y passa le cou, et, pesant sur ce nœud de tout le poids de son corps, elle exhala le souffle de vie qui lui restait... »

Lucain, malheureusement, en face de la torture, manqua de courage : il livra ses complices, et jusqu'à sa propre mère !... Cette affreuse lâcheté ne le sauva point ; il fut condamné à mourir : on lui laissa le choix de son supplice. Alors Lucain redevint le poète énergique de Caton et de la liberté trahie par la fortune. Il se fit ouvrir les veines et, sentant la mort le gagner, il mourut en récitant des vers. Il n'avait que vingt-sept ans, et était consul désigné pour l'année suivante.

---

### ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la ville célèbre qui fut fondée par la terreur même qu'inspirait Attila?

---

### POÉSIE.



### LES DEUX PETITES FILLES ET LES DEUX PETITES POMMES. (FABLE INÉDITE.)

*Il était une fois deux petites merveilles :  
De figure et d'esprit deux sœurs toutes pareilles  
Plus que deux grains du même épi,  
Que deux fraîches pommes d'api,  
Que deux petites marguerites,  
Se ressemblaient ces deux petites.  
L'une pour l'autre on les prenait.  
A chaque instant on appelait  
Hortense, Élise ; Élise, Hortense.  
Mais autant pour l'extérieur,  
Et même pour l'intelligence,  
Elles avaient de ressemblance,  
Autant pour l'âme et pour le cœur,  
Hélas ! entre Élise et sa sœur,  
Il existait de différence.*



L'une était pleine de douceur,  
Prévenante, sensible, aimable, obéissante ;  
Aussi tout le monde l'aimait,  
Sa mère en était idolâtre.

L'autre était indocile, altière, acariâtre,  
Et, comme on peut penser, chacun la détestait.

Nos deux petites demoiselles,  
Un jour, remarquaient au dessert,  
Au bout d'un petit rameau vert,  
Deux petites pommes jumelles,  
Rouges dessus, jaunes dessous,  
Et dont le parfum et la mine,  
Promettant une chair divine,  
Disaient : *Mangez-nous, mangez-nous.*  
Nos petites, on le devine,  
Comprenant fort bien cette voix,  
Vite, d'obéir à la fois.

Celle-ci, dit-on même, Hortense la première ;  
Mais Élise, en se délectant,  
Croqua sa pomme tout entière ;  
Et nous en aurions fait autant,  
D'avance j'en suis assurée,  
Tant elle était bonne et sucrée ;  
Au lieu qu'à peine l'autre enfant  
Eut placé l'autre fruit sous sa blanchette dent,  
Qu'elle fit la grimace, et le jeta par terre.

« — Qu'avez-vous donc ? lui dit sa mère,  
En affectant un ton sévère,

« Et d'où vient que l'un de ces fruits

« A votre sœur paraisse exquis,

« Et que vous fassiez, vous, si peu de cas du vôtre ?

« Ne sont-ils pas en tout semblables l'un à l'autre ?

« — Non, certes, dit l'enfant ; ils le sont de couleur,

« De forme et de parfum, mais non pas de saveur.

« La pomme de ma sœur est d'un goût agréable,

« Elle est douce et pleine de jus ;



« La mienne est d'un goût détestable,  
 « Plus acide que du verjus.  
 « Et puis, vois : dans le cœur elle est toute gâtée;  
 « Voilà, chère maman, pourquoi je l'ai jetée.

« — De ces fruits, mes enfants, que la comparaison,  
 « Leur dit la mère alors, vous serve de leçon.  
 « Souvenez-vous-en bien, c'est votre vive image :  
 « En l'un vous êtes peinte, en l'autre est votre sœur.

« L'esprit le plus brillant, le plus charmant visage,  
 « Le talent le plus enchanteur,  
 « Fussent-ils réunis, n'ont droit à notre hommage,  
 « Qu'eux-mêmes s'ils sont joints à la bonté du cœur. »

ADÈLE CALDELAR.

---

 RECRÉATIONS.
 

---



## LA MODISTE DE LA REINE.

Marie-Antoinette sourit en regardant Léonard, dont l'amour-propre ne connaissait plus de bornes.

— Votre désir est exaucé, je vous l'ai dit déjà, mademoiselle, vous m'appartenez, et j'espère que ce sera pour longtemps, répondit la Dauphine avec aménité. Puis, après un moment de silence, elle ajouta :

— Seriez-vous ambitieuse, mademoiselle Bertin ?

— Maintenant, madame, je ne désire plus rien ; de petite couturière d'Amiens, je suis arrivée modiste de la future reine de France ; cependant personne plus que moi n'a droit à l'ambition.

— Comment cela ?

— Quelque temps avant mon départ d'Amiens, une magicienne, très-connue dans toute la Picardie, me prédit qu'un jour on me porterait la queue à la cour. Je la remerciai beaucoup de la prédiction, et me promis bien, quoi qu'il arrivât, de n'être toujours que modiste.

Marie-Antoinette, après avoir ri avec Léonard et M<sup>me</sup> de Misery, aux dernières paroles de Rose, voulut être coiffée de suite à la nouvelle mode.



Le perruquier et la modiste, l'un le peigne à la main, l'autre munie des épingles, exécutèrent la coiffure à chignon avec linons, dentelles, malines et broderies, dont la richesse fit grand bruit le soir au cercle de la cour, ainsi que l'avait promis Léonard.

La coiffure à chignon et Rose Bertin furent l'objet de toutes les conversations. Les femmes se firent coiffer comme la Dauphine, c'était à qui aurait une robe ou une mantille taillée par M<sup>lle</sup> Rose. Quant aux hommes, ils applaudissaient à la coiffure, et tous brûlaient du désir de connaître la nouvelle modiste de Marie-Antoinette.

Rose resta, à la cour de Louis XVI, ce qu'elle avait été dans l'atelier de couture de M<sup>me</sup> Leroy, à Amiens, c'est-à-dire une brave et honnête fille. Aussi Marie-Antoinette savait-elle l'apprécier : elle lui donna, en plusieurs circonstances, la preuve de sa royale estime, notamment le 5 juillet 1780, où cette preuve fut accordée, aux yeux de la cour entière.

Il y avait spectacle au château de Marly : malgré le nombre très-restreint des personnes qui avaient obtenu l'honneur d'y être admises, la petite salle était comble, et, avant l'arrivée du roi et de la reine, les maîtres des cérémonies se donnaient tout le mal imaginable pour placer chacun suivant le rang qu'il devait occuper. L'un d'eux, se penchant à l'oreille d'une jeune femme, dont le costume, quoique très-coquet, était loin de posséder l'élégance et la richesse de celui des dames de la cour, la pria de se lever et de céder sa place à la marquise d'H...

— Si cela peut être agréable à vous et à madame la marquise, je céderai ma place avec plaisir, répondit la jeune femme ; seulement je vous ferai observer, monsieur, que je suis arrivée avant madame la marquise, et que ma lettre d'invitation est la même que celle de toutes ces dames.

— Votre nom, madame ?

— Mademoiselle Rose Bertin, monsieur.

Et elle se leva, en ajoutant avec un charmant sourire :

— J'étais pourtant bien ici ; mais c'est plutôt la place de madame la marquise que la mienne.

Le maître des cérémonies lui offrit son bras et alla la placer près d'une porte d'entrée, derrière une foule de grandes dames, dont les coiffures élevées lui cachèrent une partie de la salle.

Rose, la couturière, avait été invitée par la reine à son spectacle particulier ; les dames de la cour, en la voyant entrer et occuper une des premières stalles, se crurent blessées dans leur amour-propre aristocratique. Des murmures s'élevèrent, et enfin des plaintes furent adressées à ces



messieurs des cérémonies par la comtesse d'H..., qui, arrivée la dernière, ne pouvait parvenir à se placer. Nous avons vu comment Rose avait pris ce que ces dames appelaient une mystification, mais cet incident ne devait pas en rester là; car, nous l'avons dit, Marie-Antoinette honorait sa couturière d'une estime toute particulière. L'estime fut-elle poussée trop loin ici? Ce fut du moins l'opinion de la cour. Voici ce qui arriva.

Les tambours annoncèrent l'arrivée de Leurs Majestés : la loge royale s'ouvrit, Louis XVI et Marie-Antoinette prirent place, après avoir répondu avec bienveillance aux marques de déférence des courtisans. Le spectacle allait commencer, quand la reine, se tournant vers le duc de Duras, qui se tenait debout derrière, lui parla à voix basse en lui désignant le groupe de dames derrière lesquelles Rose Bertin était à moitié cachée. Le mouvement de Marie-Antoinette avait été remarqué par le groupe, et lorsqu'elles virent le duc de Duras sortir de la loge royale, ces dames crurent que l'une d'elles attirait l'attention de Sa Majesté, et chacune se dit la même chose :

— Sa Majesté m'a vue, elle m'envoie chercher.

Chassez cette illusion, mesdames, car le duc de Duras passe devant chacune de vous sans lui parler. Arrivé devant Rose Bertin, il s'arrête et la salue :

— C'est à mademoiselle Rose Bertin que j'ai l'honneur de m'adresser? lui dit-il.

— Oui, monsieur le maréchal, répondit Rose, en rougissant un peu.

— Veuillez accepter mon bras, mademoiselle; je suis chargé par la reine de vous placer plus convenablement que vous ne l'êtes.

Rose continua à rougir, mais une rougeur encore plus vive monta au visage de toutes ces dames. La déception fut complète, et quand la couturière de la reine fut installée commodément, à l'égal des marquises et des duchesses, elle se tourna du côté de la loge royale, et l'on vit Marie-Antoinette lui adresser un agréable sourire.

On parla longtemps à la cour de cette préférence marquée de la reine pour Rose Bertin. La courtoisie avec laquelle le maréchal duc de Duras avait rempli les ordres de Marie-Antoinette fut prise au sérieux, à Versailles, mais d'une façon fort comique, par un gros lourdaud de Picard que la couturière avait à son service. Car, il faut le dire, depuis qu'elle appartenait à la reine, M<sup>lle</sup> Rose Bertin avait cuisinière, femme de chambre et valet.

— Joseph, dépêchez-vous; mademoiselle va à Versailles, et vous l'ac-



compagnerez, disait au gros lourdaud dont nous venons de parler la camériste de M<sup>lle</sup> Rose.

— Moi à Versailles? et pourquoi faire? répondait Joseph.

— Puisque je vous dis que c'est pour accompagner mademoiselle, imbécile!

— Accompagner mademoiselle. Hé! hé!... je comprends bien; mais je ne suis pas payé pour aller me promener, moi; car enfin, accompagner mademoiselle, c'est tout comme si on disait promener avec... dà! Mademoiselle ne veut pas cela, ben sûr.

— Certainement que ce n'est pas pour votre agrément qu'elle vous dit de l'accompagner.

— Eh ben! vous voyez ben qui faut que je travaille à Versailles; alors que me faut-il faire moi, dà?

— Eh bien! vous ferez comme les autres, cria au Picard la camériste, lasse de ces eh ben! et de ces dà!

Quelques heures après, la voiture de M<sup>lle</sup> Rose s'arrêtait, avec d'autres carrosses plus ou moins armoriés, au pied du grand escalier de Versailles. Joseph ouvrit la portière, aida sa maîtresse à descendre, non sans avoir regardé comment s'y prenaient les autres domestiques. Tout à coup, Rose, qui s'apprêtait à gravir les marches, en cédant le pas aux marquises et aux duchesses, se sentit tirée par le bas de sa robe et entendit rire derrière elle. Joseph s'était promis de faire comme les autres: il avait vu des gens à livrée tenir la queue des grandes dames; il s'empessa de prendre à son tour le bas de la robe de sa maîtresse. Mais la robe de Rose n'étant pas à queue..... Heureusement encore que les rires l'avertirent de la méprise de son trop officieux valet, car, si elle ne s'en fût aperçue, elle courait grand risque de traverser ainsi tous les appartements du palais.

Autant l'aventure du spectacle de Marly avait fait parler, autant celle-ci fit rire les habitués de la cour. Marie-Antoinette elle-même ne put retenir son hilarité, quand le duc de Choiseul, qui avait précédé Rose chez la reine, lui eut raconté comment sa couturière faisait queue.

— Eh bien! dit-elle à Rose, dès que celle-ci fut entrée, ma chère Bertin (c'était ainsi que la reine appelait Rose), la devineresse d'Amiens ne s'est pas trompée, on vous a porté la queue à la cour. Ecoutez: je crois, moi, que votre domestique s'est entendu avec cette femme pour faire réaliser sa prédiction. Qu'en dit M. de Choiseul? ajouta-t-elle en se tournant vers le duc.

— Mon Dieu, madame, je pense comme Votre Majesté, répondit le duc; le maraud, tout en étant aux gages de M<sup>lle</sup> Bertin, aura servi la tireuse de



cartes. Du reste, l'aventure est bonne, elle a beaucoup fait rire ; et le roi, s'il l'apprend, s'en tiendra les côtes.

Le duc se prit à rire, plus fort même qu'il ne le devait. Rose ne soufflait mot. Marie-Antoinette, s'apercevant de son embarras, répondit à M. de Choiseul, d'un air moitié fâché, moitié bienveillant :

— Le roi ne le saura, monsieur le duc, que si ma chère Bertin veut bien me permettre de le lui raconter. Vous-même, vous auriez dû vous munir de cette permission avant de venir me l'apprendre. Car ma chère Bertin n'est pour rien dans les bévues de son domestique, et je me repens même d'avoir tant ri à ce sujet. Pardonnez-le-moi, ma chère Bertin.

Ici Rose retrouva la parole.

— Votre Majesté est trop bonne, madame, répliqua-t-elle ; et, pour ma part, je serai heureuse d'avoir procuré quelques instants de gaieté aux souverains qui m'ont honorée de tant de bonté.

Puis, regardant le duc, elle ajouta :

— Il n'y a rien de déshonorant à amuser les autres ; on doit seulement se tenir pour humilié lorsqu'ils s'amusent de vous.

Ce fut le tour du duc de Choiseul à rester interdit, car Marie-Antoinette tendit sa main à Rose, en lui disant :

— Bien répondu ! ma chère Bertin.

Rose triomphait ; et, ne retrouvant pas de paroles pour traduire sa reconnaissance, elle couvrit la main royale de larmes et de baisers.

. . . . .

Treize ans viennent de s'écouler : la monarchie a fait place à la République, le roi de France est tombé et Marie-Antoinette attend la charrette du tribunal révolutionnaire, qui doit la conduire, à son tour, sur la place de la Révolution. Rose Bertin, que le 10 août a chassée des Tuileries, occupe, dans une des rues avoisinant la prison de sa maîtresse, un modeste appartement, où elle travaille, nuit et jour, à faire des robes et à monter des bonnets pour de simples bourgeoises. Heureuse encore d'avoir pu trouver quelques pratiques ! car elle avait perdu son avoir, et les dernières fournitures faites à la reine ne lui avaient point été payées. Rose Bertin, donc, les yeux rougis par les veilles et les doigts fatigués par le travail, était assise, un matin du mois d'octobre 1793, près de sa croisée, tenant son ouvrage et n'interrompant la marche de son aiguille que pour laisser échapper un soupir. Elle portait son regard du côté de la Conciergerie ; tout à coup un bruit de pas lourds et de voix confuses se fait entendre sur l'escalier ; Rose frissonne ; on s'arrête devant la porte de l'ou-



rière, la clef tourne dans la serrure, et un homme, revêtu de l'écharpe tricolore, suivi de deux gendarmes, se présente à Rose Bertin.

— La citoyenne Bertin? lui demanda-t-il.

— C'est moi, répond Rose, à qui le mot de *citoyenne* venait encore rappeler les malheurs de Marie-Antoinette.

— La commune a appris que l'*Autrichienne* vous doit le paiement de diverses factures s'élevant à une assez forte somme, et elle m'a chargé de venir vous réclamer ces pièces, car elles deviennent indispensables à l'enquête du tribunal révolutionnaire. Du reste, vous ne perdrez rien, la dette sera reconnue par la municipalité de Paris.

— La reine ne me doit rien, répliqua Rose sans hésitation, et je n'ai pas de factures à présenter.

— Prenez garde! j'ai ordre, sur votre refus, de procéder à une perquisition, et si je trouve la moindre trace des faits que je viens d'avancer, je vous arrête sur-le-champ comme suspecte.

— Cherchez, dit Rose.

— Nous allons voir si vous êtes sincère, citoyenne. Et la perquisition commença. Tout fut remué : le lit, les armoires, jusqu'aux poches que Rose portait sur elle et qui furent retournées. Mais le délégué de la commune ne trouva aucune facture, aucun papier qui pût faire croire à la dette de Marie-Antoinette.

— Citoyenne, dit le commissaire en se retirant, vous persistez à déclarer que la veuve de Louis Capet ne vous doit rien.

— A quoi me servirait de mentir? répondit Rose.

Le commissaire sortit.

Nous l'avons dit, les dernières fournitures de Rose n'avaient point été payées par le trésorier de Marie-Antoinette. Mais, dès qu'elle apprit l'incarcération de sa maîtresse, la modiste brûla tous ses livres de compte, préférant, comme elle l'a dit elle-même plus tard, sacrifier ses propres intérêts plutôt que de participer à la perte de la souveraine qui l'avait comblée de bienfaits.

Peu de jours après, la tête de Marie-Antoinette roulait sur l'échafaud où l'avait précédée celle de Louis XVI; et Rose Bertin, dont la mort n'arriva que dans le courant de l'année 1813, continua à travailler pour les petites bourgeoises. Comme dans sa mansarde du quartier de la Conciergerie, son aiguille ne s'arrêtait que pour lui laisser échapper un soupir et tomber une larme sur la mémoire de celle qui l'appelait « sa chère Bertin. »

C. LAMARTINIÈRE.



## LE COUCOU INDICATEUR.

J'étais allé passer une heure de la matinée chez une de mes vieilles amies, qui a le bonheur d'être mère de trois ou quatre marmots, plus turbulents les uns que les autres. Le temps était triste et sombre, le salon froid, le piano silencieux, car les enfants faisaient leur vacarme accoutumé. Aussi toutes les physionomies des personnes présentes se montraient-elles tristes comme le temps, froides comme le salon. Quant à moi, ma seule consolation provenait de ma détermination bien arrêtée de ne point souffler une parole. Tout à coup la maîtresse de la maison me cria :

— Conte-nous donc une histoire; vous voyez bien que nous ne savons plus quoi dire.

Je cherchai à m'excuser, mais comme je n'étais point un des enfants de la dame, il fallut lui obéir. Je me tirai d'affaire en racontant une aventure d'*Oiseau-Bleu*, dotant et mariant une jeune fille qui lui avait pieusement donné la becquée : puis je terminai par cette morale que la charité envers les créatures souffrantes est toujours récompensée par le bon Dieu.

Le sujet et la morale doivent paraître singuliers ; mais il faut savoir qu'en entrant, j'avais surpris l'ainé des marmots, petit drôle âgé de cinq ou six ans, en train d'arracher des plumes à une pauvre pierrette, qu'il tenait en cage. J'avais voulu lui faire indirectement une leçon, mais je restai complètement penaud quand je le vis s'approcher de moi, et me dire d'un air dédaigneux :

— Je sais bien que c'est un conte que tu nous fais-là.

Un jeune homme, d'une apparence assez délicate, qui était jusqu'alors resté assis sur le canapé, à côté d'une belle jeune femme, grande, brune et brillante de santé, se leva, vint s'appuyer à la cheminée pour se chauffer les pieds, et dit d'une voix douce :

— Je vais vous raconter une histoire d'oiseau, qui m'est arrivée à moi-même, et que ma chère Suzanne confirmerait dans tous ses détails, s'il en était besoin.

Vous savez, ajouta le jeune homme, en se tournant vers la maîtresse de la maison, vous savez que j'ai un oncle, habitant du Havre, et l'un de ses principaux armateurs. Il fait des affaires extrêmement considérables avec le cap de Bonne-Espérance, qui est maintenant une possession anglaise,



après avoir appartenu d'abord aux Hollandais. Il y a quelques années, lors de la grande guerre des Cafres, les affaires s'embrouillèrent si bien, dans cette colonie, que mon oncle jugea indispensable d'y envoyer quelqu'un sur qui il pouvait compter comme sur lui-même. Il me chargea de l'y représenter.

J'avais terminé ma mission et je me préparais à revenir en France, lorsque le principal correspondant de mon oncle me proposa d'assister à une de ces chasses fabuleuses dont j'avais lu le récit dans Levillant et dans M. Delegorgue. Je ne suis pas un chasseur bien formidable; cependant je ne crus pas pouvoir refuser. Je devais voir là des choses qui ne se rencontrent point en Normandie.

On me conduisit chez un des plus riches fermiers du Bosjesveld. C'était un descendant d'une de ces familles protestantes qui ont quitté la France, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il avait élevé ses nombreux rejetons dans un véritable culte pour tout ce qui venait de la patrie absente, et ils en parlaient sans cesse, dans leurs causeries, comme des enfants exilés parlent d'une mère adorée, quoique trop sévère. Grâce à cette circonstance, je me trouvais, dès le premier jour, aussi à mon aise chez M. Frémont que je l'aurais été chez mon oncle; et je n'avais pas passé huit jours dans son hospitalière demeure, avant de sentir qu'il me serait impossible de revenir en France, si je n'y ramenaiss pas sa plus jeune fille avec moi.

Malheureusement ce n'était pas chose facile que d'obtenir le consentement de M. Frémont. Le départ de sa fille Suzanne pour la patrie qu'il aimait tant, sans la connaître, n'était pas précisément ce qui lui déplaisait; mais, je puis le dire ici sans trop d'humilité, il ne me regardait pas comme un homme, c'est-à-dire comme un chasseur, digne de devenir son gendre. En effet, j'avais été fort maladroit chaque fois qu'on m'avait conduit à la chasse, et même, avant de songer à gagner les bonnes grâces de M. Frémont, j'avais laissé voir peu d'empressement à me rencontrer en tête à tête avec une panthère ou avec un rhinocéros.

Le chien même de la maison, Pataud, portait témoignage contre moi. La première fois que je l'avais emmené à la chasse, il m'avait suivi d'un air allègre, m'avait fait lever une ibis addidas, et s'était précipité pour me la rapporter, après avoir entendu mon coup de fusil. Mais il n'avait rien trouvé, et je ne me rappellerai jamais sans rire sa figure piteuse et étonnée, lorsqu'il revint vers moi la gueule vide. Ayant rencontré une autre pièce de gibier, il se crut obligé de la tenir en arrêt jusqu'à ce que je fusse sur ses



talons, tourna la tête pour voir si j'étais prêt, la fit partir enfin, et s'étant assuré que je l'avais manquée également, il s'assit sur son derrière, d'un air de mauvaise humeur, et comme pour dire que ce n'était pas la peine de se donner tant de mal. J'eus toutes les peines du monde à le décider à se remettre en quête; mais, à ma troisième mésaventure, il n'y tint pas, me quitta brusquement, et rentra, sans moi, au logis. Suzanne, qui l'aperçut, en ressentit, à ce que j'ai appris depuis, une inquiétude mortelle, jusqu'au moment où elle me vit revenir moi-même, l'oreille basse et le carnier vide. Quant à Pataud, je n'ai jamais pu, depuis lors, le déterminer à m'accompagner, et, malgré mes cajoleries, il ne faisait pas plus attention à moi que si je n'avais pas existé. D'après l'opinion du chien sur ma personne, vous pouvez juger quelle était celle du maître. Cependant, pour vous en faire une idée précise, il faut que vous sachiez de quelle manière mon beau-père entendait la chasse.

Quelques années auparavant il s'était vu enlever plusieurs bœufs par une lionne, qu'il avait vainement guettée à l'affût pendant trois nuits. Résolu d'en finir avec elle, il prit son gros fusil et se fit accompagner par un de ses fils, âgé d'une douzaine d'années, qu'il chargea de porter de la poudre et des balles. Il voulait donner une leçon de morale à la lionne, et de sang-froid au petit bonhomme.

Après avoir suivi pendant une heure les traces de la voleuse, M. Frémont arriva à soixante pas d'une touffe de roseaux où elle s'était blottie. Il s'avança vers elle, l'ajusta, la tira; et il attendait le résultat de son coup, lorsqu'il se trouva subitement sur le dos, vit briller devant ses yeux les yeux flamboyants du monstre, et sentit ses griffes aiguës qui lui labou-  
raient profondément la poitrine.

L'enfant, arrêté à cinquante pas de là, contemplait, en frissonnant, son père étendu sous la lionne. Mais celle-ci, soit caprice, soit douleur de la blessure qu'elle avait reçue, soit qu'elle crût son homme mort, l'abandonna et s'éloigna lentement, en s'arrêtant de temps à autre pour regarder derrière elle.

M. Frémont demeurait immobile comme un cadavre, mais sa poitrine se dilatait et il sentait revenir ses forces, un instant anéanties. Quand l'animal eut regagné son gîte, il se leva, ramassa son fusil, rejoignit son fils, et lui dit en rechargeant son arme :

— C'est elle ou moi, mon enfant; l'un de nous deux y restera.

— Oui, père, répondit le petit; mais c'est bien vexant pour moi de



n'avoir pas eu un fusil. Je l'aurais tuée, cette vilaine bête, pendant qu'elle te serrait sous ses griffes. Il faut me donner un fusil, père.

— Oui, fils, à la première occasion.

De nouveau ils se dirigèrent vers les roseaux, le fils suivant les pas du père. Quand ils furent proches :

— Reste ici, dit M. Frémont; et il continua seul, l'oreille tendue, l'œil aux aguets. L'instant d'après, il était face à face avec la lionne, qui léchait ses plaies. La balle partit, et cette fois l'étendit morte sur la glaise.

Je n'ai pas besoin de vous répéter que je n'étais pas de cette force-là.

J'avais pris goût à une chasse beaucoup plus innocente, mais dont, pour cela même, je n'osais par me vanter auprès de la partie masculine de la famille. Lorsque je partais, armé d'un fusil à la lourde balle, on ne se doutait guère que, comme le chasseur d'abeilles de Cooper, je m'en allais tout simplement à la recherche de quelques rayons de miel.

*(La suite au prochain numéro.)*

P. GROSLIER.

## MODES.



### PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

10<sup>me</sup> ANNÉE.

LETTRE VII.

A BLANCHE.

Avril 1854.

Sans être très-riche en détails et en nouveautés, j'ai cependant, chère Blanche, de quoi satisfaire ta légitime impatience. Mars a été si beau, qu'il a bien fallu, malgré des soirées encore fraîches, essayer les modes printanières et les légères étoffes que ramène la belle saison !

Les taffetas quadrillés avec dispositions ; le gros de Bengale, mi-soie et laine, la mousseline de Chine, étoffe également laine et soie, avec volant tranchant vigoureusement sur le fond quadrillé écossais, le couil de laine, qui est excellent pour la campagne, le gros du Danube à grands carreaux satinés, le taffetas écossais, noir et groseille, rapprochement de couleurs fort à la mode, la taffetaline qui luttera avec avantage contre les valenciens, les foulards à petits dessins Pompadour sur fond noir, marron ou bois, la po-



peline, sont jusqu'à présent les tissus qui sollicitent notre fantaisie. Les barèges paraissent déjà, mais ils peuvent attendre, nous y reviendrons quand l'été sera venu. Pour les façons que la mode donne à ces étoffes, elles sont toujours les mêmes, la basque menace de devenir éternelle ! les basquines sont, suivant la volonté, le goût et la fantaisie, arrondies, carrées, fendues ; les corsages sont tantôt ouverts, tantôt ils forment des plastrons ornés de rubans, tantôt plats et montants et agrafés par devant. Tous les corsages sont très-busqués, les jupes très-longues et très-amples, mais elles sont montées de manière à ce que leur ampleur ne parte plus de la taille, mais du milieu des hanches. Les volants à dispositions jouent toujours un grand rôle, on en varie à l'infini l'ornementation et la disposition. On en voit beaucoup d'ombrés ; d'autres sont de différentes nuances, de couleurs variées s'harmonisant par contraste avec le ton de la robe ; beaucoup aussi ont de larges bordures écossaises, des guirlandes Pompadour, ou bien sont ornés de rubans mis à plat, légèrement froncés, coquillés, ruchés selon le goût de nos habiles couturières. Plus que jamais, du reste, le ruban entre dans la composition de notre toilette.

C'est dans la coupe et l'ornementation des manches que se déploie toute la fantaisie élégante : manches à pagode fendue avec volant alterné d'étoffe et de blonde, manches ornées de nœuds de ruban à deux coques, manche fendue des deux côtés avec traverses, manches à revers avec un petit bouton brisé en orfèvrerie, tout est bien, tout est admis hors le mauvais goût. Voilà quelques renseignements qui te suffiront pour te guider dans le choix des étoffes dont tu veux parer tes dix-huit ans, et pour te renseigner sur la forme, invariable depuis près de trois ans, de nos robes, de nos corsages et de nos jupes ! Trois ans ! c'est un vrai miracle ! Dans ta vieillesse, en hochant la tête tu diras à tes petits-enfants, lorsque tu voudras indiquer une date : « C'était tant de temps après ces trois années où nous ne portâmes que corsages longs, basques et volants. » Et si tu veux préciser l'année 1854, tu ajouteras : « C'était dans cette année où les chapeaux n'étaient pas des chapeaux, mais des coiffures chargées de blondes, de ruches, de fleurs, de rubans et de plumes. »

La forme des chapeaux est excessivement petite, la calotte très-tombante, la passe un peu abattue sur le sommet de la tête et légèrement évasée sur les côtés. Les chapeaux sont encore plus ornés que la saison dernière, leurs dessous sont très-remplis de dentelles, de ruches. On portera très-peu de paille pleine, mais beaucoup de tresses de paille, avec du crêpe, du ruban, de la blonde, du tulle ou de la soie. On brode la blonde



et le taffetas avec la paille. Le riz et les blondes seront très-à la mode, et, comme coiffure, la couleur qui jouit de la plus grande faveur est le lilas : c'est joli, mais bien fugitif. Pour empêcher cette fraîche nuance de s'éteindre, il te faudra une marquise en taffetas ombré avec effilé ombré, c'est très-original et très nouveau : mais revenons à nos chapeaux. La paille par bandes, comme je te l'ai dit, s'emploiera beaucoup ; on l'unit au crin, à l'aloës, à la chenille, à la dentelle, aux ruches et aux crevés de rubans, au crêpe brodé de paille ou de soie.

Les chapeaux semés de fleurs de paille sur fond de dentelle de paille sont une de mes erreurs de l'année passée, j'en ai acheté un très-beau, mais si, à la main, il me séduisit, j'eus bientôt lieu de me repentir de mon emplette : mon voile, sans cesse pris, relevé, arrêté, tordu dans les maudites fleurs, a malheureusement trop longtemps exercé la vertu dont je suis moins pourvue. J'ai fait un long cours de patience ; te voilà prévenue. Que je n'oublie pas, en terminant cet important article, de te dire que la masse de la garniture se trouve disposée sur le derrière du chapeau et sur les côtés, mais bien en arrière, et que l'on portera, à ce qu'il paraît, beaucoup de voiles brodés de jais. Les capelines de jardin se font en écru, le dessous de la passe doublé de soie.

Je t'envoie un charmant modèle de confection ; mon patron est excellent, tu peux hardiment te fier à lui. On verra, je pense, plus de mantelets et de mantelets-écharpe que de pelisses : la toilette, dans son élégance, y gagnera. Les châles en mousseline auront également beaucoup de succès ; on les orne de dents, de volants, de passementerie de soie, d'une bande de taffetas ou d'un large ruban passé dans la mousseline et assorti à la toilette.

J'ai vu un mantelet formant pelisse derrière et mantelet devant ; il était en taffetas noir avec un volant garni par un double ruban écossais. Derrière, trois rangs de ce même écossais, posés à plat, venaient se réunir à la hauteur des épaules et formaient fichu. Cette disposition m'a semblé aussi nouvelle que jolie. Mais, je le répète, tu peux avoir pleine et entière confiance dans mon envoi.

Aux courses qui ont eu lieu aux environs de Paris, j'ai vu quelques amazones. Le corsage à longues basques, les gants Crispin, que l'on pourrait aussi bien appeler gants de gendarme, s'ils n'étaient si coquets, le chapeau de feutre gris ou noir, avec crêpe lisse pour voile, sont, on le croirait, d'uniforme ; seulement j'ai cru remarquer que les corsages sont plus ouverts par le haut, le cou plus dégagé : mais j'ai vu aussi, avec douleur,



que nos belles écuyères se laissent entraîner à de funestes paris. Qu'elles me permettent de leur raconter une petite anecdote.

Dans le temps que le comte d'Artois, qui a régné en France sous le nom de Charles X, et que le duc d'Orléans, qui fut quelques années plus tard le citoyen *Égalité*, luttaient à la course des chevaux montés par leurs écuyers, leur jockeys, il s'éleva, à la cour de Louis XVI, une lutte de paris. Tous les seigneurs s'y étaient intéressés pour des sommes considérables. Le marquis des Conflans, faisant part au Roi de ces importantes nouvelles, engagea Sa Majesté à entrer aussi dans les paris. « Je ne veux pas faire autrement que les autres, dit Louis XVI, et j'y suis pour un petit écu. » La leçon était excellente ; les jeunes seigneurs en profitèrent-ils ? Hélas ! il faut bien le reconnaître, l'exemple et la parole du maître furent perdus.

Mais rentrons dans le cadre que je me suis tracé aujourd'hui. Il y a, en lingerie, une grande variété de manches. Voici la description de quelques formes très-jolies, sur lesquelles j'appelle ton bon goût : 1<sup>o</sup> manche bouffante, en tulle, serrée au poignet par un entre-deux avec une longue dentelle, un peu froncée, retombant sur la main et faisant manchette Louis XV ; 2<sup>o</sup> même disposition, sauf que l'entre-deux est remplacé par un ruban passé dans un bouillonné de tulle, dont il sort pour faire nœud ; 3<sup>o</sup> manche pagode à plusieurs volants de broderie ou de dentelle, ou de broderie et de dentelle ; 4<sup>o</sup> manches mousquetaires de toute façon, mais moins hautes que l'année passée, etc., etc. Voilà de quoi embarrasser le goût d'une jeune fille qui ne saurait pas qu'il faut toujours que la lingerie soit en harmonie de richesse et de coupe avec le reste de la toilette. On portera, cet été, des corsages blancs et des jupes de couleur. J'en ai vu un composé de bouillonné de mousseline et d'entre-deux brodés, il était orné de dentelles au col, aux manches et aux basques ; l'effet de ce corsage m'a beaucoup plu : c'était riche et jeune, deux qualités qui ne se rencontrent pas toujours ensemble.

On porte toujours les cols à grandes dents, à broderie mate avec brides imitant la guipure. Au sujet de ces brides, permets que je te donne un avis utile. Pour qu'elles soient bien nettes, ne prends pas l'étoffe en dessous ; si tu le faisais, tu ne parviendrais jamais, en découpant, à obtenir la pureté de ligne désirable. On a aussi adopté très-vivement, et avec beaucoup de raison, les cols à médaillons de broderie entourés d'un entre-deux de valenciennes formant les plus gracieux méandres. On couvre les cols et les manches mousquetaires en toile empesée, ou en nansouk, d'un semis de



pois ou de fleurettes. N'est-ce pas altérer un peu le caractère de cette façon de lingerie ? Je le pense.

Voilà tout mon magasin de nouvelles. Ai-je oublié quelque chose, étoffes, corsages, coiffure, etc. ? J'ai procédé par masses, et avec assez d'ordre cette fois ; tu auras une idée du caractère de la mode, telle qu'elle s'annonce pour la saison des beaux jours : aux mois qui vont suivre, les utiles détails et les minutieux renseignements.

C. G.

---

## OUVRAGES DIVERS.



### OUVRAGES DE FANTAISIE.

#### **Pale pour autel (n° 57).**

Cet ouvrage se fait sur canevas, au point de tapisserie ; le fond est en soie rouge, ou bleue s'il est destiné à un autel de la Vierge. On le brode en perles de jais blanc, ou en perles blanches ordinaires.



#### **Bourse au filet pour première communiant (n° 57 bis).**

Pour première communiant, cette jolie bourse se fait en filet blanc repris ; elle se brode en soie blanche et mate, semblable au fond de la bourse ; les fils passés et qui forment la croix doivent être en soie plate et brillante ; en argent l'effet en est plus riche, mais, par cette raison même, elle est un peu moins modeste. Le beau dessin persan figuré dans son entier, au n° 55, est admirable brodé or et couleur sur un fond blanc.



#### **Mantelet printanier, application (n° 1).**

Ce mantelet, qui forme écharpe et tombe sur le devant, se fait en soie noire ou de couleur foncée ; il se garnit, autour, d'un ornement à grandes dents indiquées sur le patron.

Cet ornement se fait avec du tulle noir très-apprêté, on en pose une bande de la hauteur des dents à plat sur le mantelet, comme l'on procède pour les applications. Lorsque le tulle est bâti sur la soie, on l'arrête solidement au bord de chaque dent, en piquant le tulle dessus. On découpe ensuite la soie dans l'intérieur de chaque dent, ce qui laisse le tulle à jour ; alors on prend de petites bandes de taffetas, semblables au mantelet, que l'on replie de chaque côté pour en former un petit ruban de la largeur du n° 1, et l'on coud sur chaque côté, au bord, avec un arrière-point très-fin, ce qui fait une sorte de broderie fort agréable à l'œil, on pose ensuite des bandes semblables en sens inverse pour former le quadrille indiqué au patron sur la dent ombrée. On ajoute une longue frange autour de ce mantelet, ou deux rangs de belle dentelle.

Ce mantelet est d'une forme très-gracieuse ; quoique l'ornement en soit un peu ouvragé, il a



le grand mérite de ne coûter que fort peu de chose. Il ne faut, pour se le procurer, qu'un peu de soin et de patience.

Pour l'été, malgré toutes les fantaisies nouvelles que la mode pourra nous apporter, il est certain que ce genre de mantelet aura une part dans ses faveurs. En noir, ou couleur foncé, il convient très-bien aux femmes, et pour jeunes filles il est fort élégant en mousseline blanche; dans ce cas, on le garnit de quatre rangs d'étoffe semblable festonnés et brodés. L'ensemble de ce mantelet est figuré au n° 2.



### Bobèches en perles (n° 54).

Cette charmante nouveauté se fait en perles d'Allemagne; on choisit la couleur suivant son goût, cependant il en est dont l'effet est meilleur, et nous croyons devoir les indiquer de préférence : gros-bleu et blanc, rouge-corail et blanc, ambre et blanc, ces couleurs sont, en général, celles qui ont le plus d'éclat. L'ensemble de la bobèche est figuré au n° 54, le dessin en fera facilement juger; elle se compose de trois rangs de perles alternés bleu et blanc, et maintenus par des perles posées en biais; l'ornement consiste en dix-huit rangs de perles retenues en guirlande autour de la bobèche et qui retombent sur le chandelier. En suivant l'indication suivante, on arrivera facilement à l'exécuter.

On prendra, ainsi que nous l'avons dit, des perles d'Allemagne, de la grosseur d'un petit pois; on enfilera d'abord un rang en alternant une perle blanche, une bleue, toujours de même jusqu'au nombre 36. On fermera le rang, ce qui formera un rond. On fera exactement de même pour un second, et l'on y comptera le même nombre de perles, ce qui fera un rond absolument semblable au premier; puis on en fera un troisième, en alternant toujours une perle blanche et une bleue, mais plus petit que les autres et composé seulement de dix-huit perles. Une fois les trois ronds qui forment la base principale de la bobèche faite, il ne s'agit plus que de les maintenir ensemble et de leur donner une forme. Pour cela on prendra un des ronds, le plus petit par exemple; l'on y fixera la soie, l'on enfilera deux perles bleues, que l'on rattachera au second rond plus grand, en formant une traverse qui joindra les deux rangs, ainsi que la gravure le fera comprendre. Une fois la première barre posée, c'est-à-dire deux perles en travers, on glissera l'aiguille dans les deux perles suivantes, on enfilera deux autres perles bleues, et l'on traversera de même en redescendant au petit rond, où on les fixera, à une seule perle d'intervalle. On procédera toujours de même pour ce rang, en remontant et descendant, ce qui formera une sorte de zig-zag qui se comprend facilement, puisqu'il se trouve deux perles de distance pour le grand rond et une seule pour le petit. Toutes les traverses de ce rang sont en perles bleues.

Une fois ces deux premiers rangs fixés, on attachera par le même procédé le troisième rang, qui est de la grandeur du second; la traverse qui unira ces deux ronds doit être entièrement en perles blanches, elle est aussi plus serrée et plus compacte que la précédente, car l'on ne passe qu'une perle en haut et une en bas pour chaque barrette, qui se compose, comme la précédente, de deux perles arrêtées en travers aux deux ronds. Ces barrettes sont droites et à une perle de distance, c'est-à-dire très-près l'une de l'autre, les deux grands rangs ayant chacun le même nombre de perles.

Quand les trois rangs qui forment la bobèche sont assemblés, il ne reste plus à faire que les guirlandes qui forment l'ornement et qui doivent retomber sur le chandelier. Ces guirlandes sont au nombre de 18, chacune est composée de 19 perles. Pour poser l'ornement, on arrêtera l'aiguille au grand rang, on la passera dans une perle de ce même rang et l'on enfilera 6 perles blanches, 7 bleues et 6 autres blanches, qui feront parallèle; on passera dans la perle suivante, puis l'on reprendra 6 perles blanches, etc., comme pour la première, ainsi de suite, tou



jours espaçant d'une seule perle, ce qui donnera 18 rangs formant guirlande; le petit rond étroit entoure le chandelier, et l'ornement retombe gracieusement sur les bords, qu'il recouvre. Ces bobèches sont une nouveauté très-élégante, et la lumière leur prête un éclat véritable.



### Explication de la 1<sup>re</sup> feuille de broderie et patrons.

1. Magnifique dessin pour aube ou nappe d'autel. Il se brode au point de Venise sur batiste un peu forte; il est orné de points d'échelle et de points de dentelle. Ces ornements contribuent beaucoup à en augmenter la richesse; néanmoins, si l'on était embarrassé pour les faire, on pourrait les remplacer par du feston.  
Ce dessin ferait de très-belles taies d'oreillers, bordures de couvre-pieds ou même de rideaux, etc. Nos abonnées nous donnent chaque jour des preuves d'une si grande patience et d'un courage si persévérant, que nous ne serions pas surprises de les voir entreprendre un de ces longs ouvrages, dignes de prendre place parmi les belles guipures de nos grands-parents.
2. Dessin de la plus grande nouveauté, feston plein, point de rose et plumetis. Cette fantaisie se fait aussi tout au feston.
3. Col mousquetaire, dessin gothique. Ce col se fait au plumetis; les pointes, en fer de lance, se font en cordonnet large, et sont séparées par deux rangs de brides très-fines à l'échelle. Le bord de ce beau col s'entoure d'un picot de fil que l'on coud sur le feston.
4. Col d'enfant de quatre à cinq ans, pour négligé. Il se fait tout au feston.
5. Dessin mignonette pour vêtements d'enfants, tels que chemise, poignet, bas de manches, etc.
6. Entre-deux tout au feston pour robe d'enfant, petit jupon; il est charmant brodé en blanc sur nankin; il est aussi fort joli en laine tranchée sur un fond de couleur, ou même couleur sur couleur: tout cela se porte également bien.
7. Ecusson avec couronne de roses. Plumetis et œillets.
8. Ecusson orné, broderie anglaise avec les initiales M. B.
9. J. R. Feston, point de rose.
10. Philida. Plumetis simple.
11. Philippine. Plumetis et œillets.
12. Thècle. Lettres fleuries, plumetis, point d'armes.
13. G. M. Myosotis au plumetis.
14. A. B. Lettres simples de missel, plumetis et œillets.
15. H. S. Feston, fantaisie nouvelle.
16. M. B. Enlacées.
18. J. R. Enlacées au plumetis.



### Explication de la 2<sup>e</sup> feuille de broderie et patrons.

1. Moitié de mantelet-écharpe, dessiné par moitié. Ce mantelet se fait sans couture ordinairement et se prend dans le travers de l'étoffe, cependant quelques-uns se font de deux morceaux, la couture se trouve alors au milieu du dos, le devant du mantelet est indiqué (*Voir aux Ouvrages*).
2. L'ensemble du mantelet. Il est posé un peu trop bas sur la figurine et perd beaucoup de sa grâce; posé de cette façon, ses proportions paraissent plus amples que ne le comporte le patron.
3. Ce dessin d'ornement, pour volant de robe ou de jupon, est très-riche; il a l'avantage de n'être pas trop ouvragé, et se fait au feston et plumetis. Il peut servir pour nappes d'autel, garnitures de lit, etc.
4. Même dessin, réduit pour corsage de robes, petits volants, garnitures, pantalons d'enfant, jupon, etc. Il se fait comme le premier, au feston et plumetis.
5. Jolie bande, point de Venise, imitation parfaite de guipure. Ce beau dessin serait bien employé pour manches duchesse, robe de baptême, etc.
6. Entre-deux assorti pour les mêmes usages.
7. Mouchoir au feston. Point de rose appliqué sur faux filet, dessin grande nouveauté.
8. Entre-deux, grecque riche, fleurs d'Iris, pour poignets de manches, robes d'en-



- fant, etc. Broderie au plumetis, point de sable, point d'échelle, point turc (Indiqués).
9. Entre-deux pour poignet de manches, camisole, robe d'enfant à plis, etc.
  10. Mouchoir au plumetis. Pois et clochettes.
  11. Dessin point de Venise, feston, pour objets d'enfants, pantalon, robe de baptême, garnitures, etc.
  12. Entre-deux assorti.
  13. Bonnet pour enfant de un à deux ans; la passe est dessinée dans son entier. Il se fait au plumetis.
  14. Le rond du petit bonnet.
  15. Col mousquetaire réunissant à la fois tous les genres de broderie, feston, point de rose, point de Venise, point d'échelle, broderie anglaise, plumetis, point d'armes et point de plumes.
  16. Une rose formant écusson avec *Jenny*. Point d'armes, point d'échelle.
  17. Ecusson avec les initiales *A. G.* Plumetis fleuri.
  18. Grand écusson orné, *Constantine*.
  19. *Octavie*. Ecusson riche au plumetis.
  20. *A. D.* Lettres de missel.
  21. *L. D.* Lettres de missel moyen âge, cordonnet, plumetis à griffes.
  22. *M. A. C.* Lettres très-ornées, petits pois et fleurs, broderie au plumetis.
  23. *J. B.* Plumetis très-riche.
  24. *M. P.* Orné.
  25. *M. C.* Feston et petits œillets; points de dentelle indiqués.
  26. *F. R.* Feston et pois.
  27. *E. D.* Plumetis orné.
  28. *C. B.* Plumetis fleuri.
  29. *E. R.* Au feston.
  30. *L. B.* Au feston.
  31. *B. C.* Feston simple.
  32. *A. L.* Feston à crête.
  33. *M. J.* Plumetis.
  34. *A. P.* Au feston.
  35. *A. B.* Plumetis riche.
  36. *E. S.* Plumetis orné.
  37. *E. B.* Gothiques, plumetis.
  38. *F. L.* Plumetis orné, gothiques.
  39. *A. J.* Plumetis orné.
  40. *L. J.* Plumetis, œillets.
  41. *M. D.* Feston ou plumetis.
  42. *S. C.* Feston.
  43. *A. D.* Pois et plumetis.
  44. *A. J.* Enlacées, plumetis et pois.
  45. *E. P.* Plumetis simple.
  46. *E. H.* Plumetis orné.
  47. *Elvire*. Feston.
  48. *Iris*. Plumetis orné.
  - 49 et 50. *Thérèse*. Jolies gothiques fleuries, plumetis.
  51. *Céphise*. Plumetis.
  52. *Régina*. Lettres de fantaisie.
  53. *Agathe*. Plumetis.
  54. Bobèche en perles (*Voir aux Ouvrages*).
  55. Dessin d'une bourse de première communiant (*Voir aux Ouvrages*).
  57. Ensemble de la bourse (*Voir aux Ouvrages*).
  57. Pale pour l'autel (*Voir aux Ouvrages*). Il se trouve, par erreur, deux n<sup>os</sup> 57, et point de 56.



### Explication de la planche de tapisserie coloriée.

Les deux dessins du haut sont pour tapis et chaises d'église.

Les petits dessins de gauche représentant des objets sacrés peuvent servir pour bordure ou pour milieu, suivant l'usage que l'on veut en faire.

Le grand dessin à teintes plates est pour chauffeuse, tapis, coussin, etc., etc. Le jaune peut se faire avec de la soie d'Alger ou en ganse d'or.



### Explication de la gravure de modes.

**COSTUME DE VILLE HABILLÉ.** Robe de moire. Le corsage et les manches sont ornés de dentelles noires avec petite ruche de ruban de satin qui couvre le pied de la dentelle. Entre chaque dent est une étoile en velours frappé. Col et manches en dentelles. Capote coulissée blonde et taffetas, bord relevé en blonde.

**PREMIÈRE COMMUNION.** Robe montante. Corsage froncé; trois plis à la jupe, au-dessus



rang de gros pois. Manches duchesse, serrées au poignet, garnies de deux rangs de mousseline brodée. Coiffure.

**ROBE DE SORTIE.** Robe de taffetas, trois volants ornés d'une bande de velours. Même ornement, avec nœuds, au corsage et aux manches. Capote taffetas et blonde.



### Explication de la gravure de détails.

**CORSAGE BLANC** composé d'entre-deux brodés et bandes de petits plis.

**MANCHE** (à gauche) composée de deux bouillonnés de tulle uni et ornés d'un rang de dentelle, rubans, et d'un rang de dentelle qui sépare les deux bouillonnés.

**MANCHE** (à droite) à bouffants ornés de rubans et terminée par un volant de dentelle, ou de broderie.

**BONNETS MONTÉS.** L'un pour porter avec des bandeaux, l'autre avec coiffure à l'Impératrice.

**COSTUME DE PETIT GARÇON DE CINQ A HUIT ANS.** Blouse *Albert*. Pantalon *tyrolien*. Chapeau de paille, avec rubans écossais. Cette charmante blouse, en popeline ou en cachemire d'Ecosse, avec ornement en velours et boutons de soie, vient de l'excellent magasin de l'*Éclair*. Les bottines sont assorties.

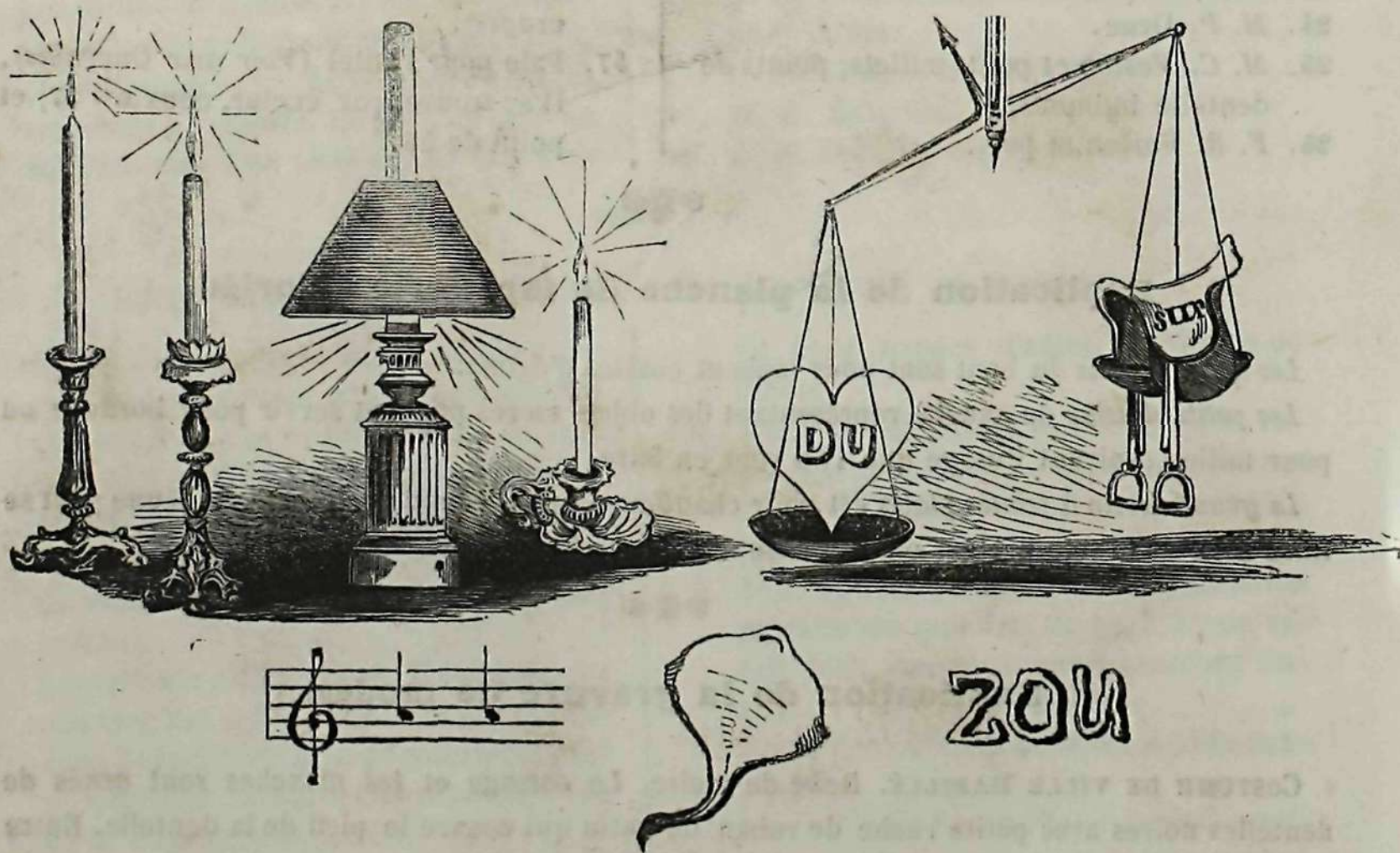


### Explication du Rébus du mois de Mars.

Le malheureux est celui qui ne sait pas supporter son malheur.



### RÉBUS.



JOSÉPHINE DESREZ, DIRECTRICE.

Typographie Hennuyer. Batignolles.  
Boulevard extérieur de Paris.









## MACASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris, 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) 2 sépias, 7 albums de musique, 2 gravures sur acier, 11 gravures de modes, 6 planches de tapisseries colorées, 1200 dessins de broderies, patrons de grandeur naturelle, Petits patrons, ouvrage à l'aiguille, filet, tricot, crochet ouvrages nouveaux rébus illustrés, planche crochet couleur bleue, planche de petits ouvrages fantaisie et autres.

Bureaux du Journal 51 rue Laffitte.

PARIS





25 Avril 1854

Digne Imp. de S. M. l'Impératrice et Calandre 65

## MAGASIN DES DEMOISELLES

12 francs par an pour Paris, 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) 2 sépias, 7 albums de musique, 2 gravures sur acier, 14  
 gravures de modes, 6 planches de tapisseries colorées, 1200 dessins de broderies, patrons de grandeur naturelle, petits patrons, ouvrages à l'aiguille, files  
 crochets, ouvrages nouveaux, rébus illustrés, planche crochet couleur bleue, Planche de petits ouvrages fantaisie Or ou Argent, etc.

Bureaux du Journal, 51, rue Laffitte